

## REMARQUE DU TRADUCTEUR

Je ne me suis pas flatté qu'il fût possible de faire passer dans la prose française les admirables beautés du style de Goethe; j'ai fait du moins tous mes efforts pour rendre ma traduction fidèle. Cependant les lecteurs familiers avec la langue allemande pourront remarquer que je me suis éloigné quelquefois de la lettre de l'original. Ce reproche m'inquiéterait peu, si j'étais sûr d'en avoir toujours saisi l'esprit; mais je dois avouer qu'après avoir long-temps réfléchi sur un passage, au moment même où je me déterminais à adopter une version, j'en apercevais quelquefois une autre qui se défendait également par des raisons grammaticales et logiques, et toutes deux pouvaient être l'expression fidèle de la pensée de l'auteur.

Quel est, dans un cas pareil, le devoir du traducteur? Doit-il faire un choix entre ces divers sens, et, au hasard de ne pas rencontrer celui que l'auteur avait en vue, adopter une version claire, précise, qui ne se prête plus à aucune incertitude? ou bien doit-il chercher, en se tenant le plus près possible de la lettre de l'original, à embrasser les diverses interprétations que le texte peut admettre, de telle sorte que le lecteur français n'aperçoive encore qu'à travers un nuage la pensée du poète allemand?

J'avoue qu'ayant eu souvent à prendre parti sur cette question, je n'ai jamais hésité à subordonner la fidélité littérale à l'expression claire et précise de la pensée. Lorsque plusieurs interprétations m'ont paru possibles, j'ai choisi celle qui me semblait préférable, et j'ai, sans scrupule, sacrifié tout ce qui pouvait distraire l'esprit du lecteur, et nuire à la clarté, qui est, je crois, pour l'écrivain français un devoir tout autrement impérieux que pour l'écrivain allemand.

J'exposerai mes motifs avec quelque détail, car je dois craindre que ceux des lecteurs auxquels je ne parviendra pas à les faire agréer ne portent un jugement rigoureux sur le travail que je leur soumetts.

On parle beaucoup du vague des auteurs allemands, et il importe de se bien entendre sur le sens précis de ce mot *vague*, soit qu'on l'emploie comme un éloge, soit qu'on l'emploie dans une intention critique. Parler du vague des auteurs allemands, c'est les louer

## REMARQUE DU TRADUCTEUR

sans doute, si l'on veut dire que plusieurs d'entre eux ont peint avec beaucoup de charmes les dispositions rêveuses de l'esprit; qu'ils ont analysé avec pénétration, dans le coeur et dans le caractère de l'homme, des sentiments mobiles, des impressions incertaines, peut-être inaperçues autrefois, et qui deviennent souvent aujourd'hui des causes fécondes de bonheur ou de malheur.

Sans doute les auteurs classiques ont bien connu le coeur humain; rien ne surpassera jamais, rien n'égale peut-être ces traits d'une sensibilité vive, ces observations d'une vérité savante, qui excitent la sympathie de nos coeurs, et obtiennent encore aujourd'hui l'approbation de notre expérience. Mais les génies de Rome et d'Athènes avaient à observer et à peindre des hommes qui ne ressemblent guère à nos contemporains. L'homme, en traversant vingt siècles, a amassé des sentiments, des idées nouvelles; une civilisation plus avancée, des rapports sociaux plus complexes ont multiplié les influences auxquelles il est soumis; des vérités ou des erreurs bien plus nombreuses qu'autrefois se pressent, se combattent dans son esprit; ses organes, fatigués par des émotions plus fréquentes, rendent avec moins d'énergie les émotions nouvelles; toutes les couleurs primitives se sont décomposées et fondues dans des nuances nombreuses, un peu pâles, et qui contrastent faiblement entre elles.

Cet état du coeur et de l'esprit de l'homme sera plus ou moins poétique, il n'importe; s'il est réel, il appelle une littérature qui lui réponde, et il promet de grands succès aux écrivains qui sauront exciter des sympathies en traçant des tableaux où chacun reconnaîtra des portraits.

Parmi les auteurs qui ont les premiers donné ce puissant intérêt à leurs ouvrages, on distingue Goethe et Tieck. On a souvent parlé du vague de leur poésie, et même de leur prose, parce qu'ils ont excellé à peindre des impressions fugitives qui laissent celui que les éprouve dans un état dont on ne saurait préciser la cause. Le plus souvent les passions dont ils animent leurs personnages ont perdu leur physionomie primitive; elles n'appartiennent plus au coeur de l'homme tel que la nature l'avait fait; elles se combinent avec des sentiments nouveaux auxquels une société nouvelle a donné naissance.

Ainsi on ne saurait dire si c'est par amour pour Charlotte que Werther se donne la

## REMARQUE DU TRADUCTEUR

mort. Si le Tasse n'avait pas d'amour pour Léonore, il ne serait guère moins agité. Sternbald passe sa vie dans une ivresse perpétuelle dont son imagination rêveuse fait tous les frais; enfin, dans le délicieux roman de *Withelm Meister*, un enfant de douze ans succombe et meurt de la violence de ses émotions intérieures, sans que personne en comprenne précisément la cause, ni veuille cependant contester la vérité du tableau.

Indépendamment de la nature de ces conceptions, le caractère de la langue allemande ajoute encore au vague pour lequel ces auteurs sont vantés ou critiqués.

La richesse de la langue, la liberté des inversions, la liberté plus grande de composer des mots nouveaux, et dont le sens n'est conséquemment pas encore défini, toutes ces facilités, dont le génie sait tirer un si grand parti, sont quelquefois aussi pour lui-même une séduction dangereuse.

La phrase allemande, d'une longueur démesurée, est pour ainsi dire élastique; elle reçoit tout ce qu'on veut y faire entrer. À force de l'enrichir d'épithètes, de multiplier les nuances, de la charger de parenthèses, il arrive quelquefois que l'ordre et la clarté sont compromis. L'exubérance des mots altère la précision du sens; le traducteur, dans un véritable embarras de richesses, trouve plus qu'il ne lui faut pour une seule pensée; il en aperçoit plusieurs là où l'auteur n'a voulu en exprimer qu'une seule, et il lui est difficile de faire un choix, parce que toutes sont implicitement comprises dans les paroles qu'il doit traduire.

La langue française repousse cette surabondance avec un modeste dédain. Elle considère comme son premier devoir, ou plutôt comme son plus beau privilège, une précision parfaite. Un homme d'état disait, en parlant de documens diplomatiques : «Tout ce qui est clair est français, tout ce qui est obscur est allemand.» C'est qu'en effet il est exact de dire, grammaticalement parlant, tout ce qui n'est pas clair n'est pas français. Cet avantage de notre langue, immense dans son application aux affaires, est peut-être moins appréciable dans la poésie. Sans prétendre décider cette question, je dirai seulement que l'attention nécessaire pour saisir la pensée du poète à travers le vague des expressions, la difficulté de reconnaître les formes surchargées de magnifiques draperies, cette difficulté, dis-je, maintient l'esprit du lecteur dans une activité favorable aux beautés poétiques. Elles sont peut-être plus vivement

## REMARQUE DU TRADUCTEUR

senties lorsqu'elles nous apparaissent couvertes d'un voile, et faiblement éclairées, que si dès l'abord nous avons tout vu, tout compris.

Mais encore faut-il que la pensée sorte enfin des ténèbres, que l'intelligence puisse la reconnaître et la saisir. S'il est possible de soutenir que le vague des expressions est quelquefois un moyen d'effet pour le poète habile, il serait absurde d'attribuer un avantage quelconque au vague de la pensée. Cette locution même, *pensée vague*, est une logomachie. Tout assemblage de mots doit répondre à une perception parfaitement claire de l'esprit : une pensée n'est pas plus ou moins claire; si elle ne l'est pas parfaitement, ou ne peut le devenir au moyen d'une exacte analyse, elle n'est plus une pensée, et les paroles dont elle s'enveloppe ne sont que du galimatias.

Ainsi l'obligation de *penser clairement* tient à la nature des choses; elle est également imposée aux poètes de tous les temps, de tous les pays. L'obligation de *parler clairement* est surtout imposée aux écrivains français : aucune excuse ne peut les en dispenser; aucune beauté ne rachèterait le reproche d'obscurité. Le génie de la langue française se refuse invinciblement à ces constructions embarrassées, à ces expressions indéterminées, aux moyens desquelles plusieurs sens se laissent presser sous un même enveloppe. Enfin, si ce qui ne présente aucun sens n'est pas du langage, ce qui présente plusieurs sens n'est pas du français.

C'est d'après ces deux idées que j'ai travaillé à la traduction de cet ouvrage; j'ai dû renoncer à traduire plusieurs passages, et notamment deux scènes assez étendues, parce qu'il m'a été impossible de les comprendre. Un grand nombre de phrases ne me présentaient aucun sens, et l'intention générale de la scène ne pouvait me mettre sur la voie; car il m'était également impossible de la découvrir. On trouvera ces deux scènes dans les notes : je les emprunte à la traduction d'un jeune littérateur plein de mérite, qui n'a pas été rebuté par des difficultés contre lesquelles je n'ai pas eu le courage de lutter. J'ajouterai même que l'essai de M. Albert S... a été pour moi un nouveau motif de découragement : j'ai reconnu dans sa traduction une parfaite connaissance de la langue allemande. Tout ce qui a un sens a été saisi et traduit; cependant l'ensemble ne me paraît pas beaucoup plus clair en français qu'en allemand.

## REMARQUE DU TRADUCTEUR

Dans le reste de l'ouvrage, j'ai souvent rencontré des passages qui me laissaient incertain sur leur sens véritable, parce que la construction de la phrase, et la signification indéterminée des mots rendaient plusieurs interprétations possibles. En ce cas, j'ai cru, avant tout, devoir parler français; je me suis attaché à ne laisser subsister dans la traduction aucune des incertitudes que je trouvais dans l'original, et j'ai tout subordonné à l'expression claire et précise du sens que j'avais choisi.

---

Source : Louis de Beaupoil Sainte-Auclaire, «Remarque du traducteur», dans *Chefs-d'oeuvre des théâtres étrangers*, Paris, Imprimerie de Fain, t. XXV, 1823, p. 25-30.